

faute ; mais un parti nouveau a besoin d'être garanti contre tous les dangers, contre toutes les erreurs possibles. Ne lui signaler que des fautes commises, ce serait ne lui rendre qu'un demi-service.

« Il n'est pas en politique de source plus abondante d'égarement et de mécomptes que l'analogie. Jamais deux évènements véritablement semblables ne sont arrivés dans le monde ; mais souvent une similitude trompeuse semble rapprocher certains faits éclatants, et alors on puise dans cette apparence des règles de conduite qui paraissent le produit d'une haute et savante expérience, et conduisent néanmoins aux plus dures déceptions...

« Nous voyons en Irlande un peuple catholique gémissant sous le joug de fer que lui a imposé une nation fanatique et protestante ; des passions religieuses différentes, mais aussi fortes, y séparent le vaincu du vainqueur, l'opprimé de l'oppressur. En Belgique, une nation exclusivement et sincèrement catholique, qui, après avoir renversé un gouvernement protestant, auquel, avec raison, elle reprochait de contrarier l'expression de ses sentimens religieux, appelle sans détour le culte qu'elle professe à la suprématie. Ces deux peuples ne se ressemblent certes pas entre eux, mais ils ressemblent encore bien moins à la France, nation catholique de nom et indifférente de fait, qui ne veut ni opprimer la religion ni lui accorder la liberté ; qui est même assez disposée, par ses souvenirs et ses habitudes, à l'honorer extérieurement, pourvu qu'elle garde une attitude humble et timide, et qu'elle se fasse, comme on dit, oublier. En Irlande et en Belgique règnent des convictions énergiques ; chez nous les sentimens dominans sont en religion une déplorable froideur, en politique une profonde inconséquence. Dirait-on que les mêmes armes peuvent servir dans des situations différentes ? Nous répondrons que cela est vrai à la guerre et non en politique, où les moyens d'action d'un parti doivent, sous peine de rester inefficaces ou de blesser qui les emploie, être conformes aux idées et aux mœurs publiques. Ne pas tenir compte de la différence des temps est une faute dont chacun comprend l'étendue. Comment ne sentirait-on pas que c'est en commettre une aussi grande que de ne tenir aucun compte de la différence des lieux ? que de parler et d'agir à Paris comme d'autres parlent et agissent à Tipperary ou à Louvain ? Il est inutile d'insister sur une vérité aussi claire, et, si nous l'avons reproduite ici, quoiqu'elle se trouve partout, et dans la raison de nos amis plus qu'ailleurs, ce n'est pas que nous supposons que personne ait conçu, de propos délibéré, le projet d'enrégimenter et de conduire notre petite poignée de partisans de la liberté religieuse comme O'Connell entraîne ses innombrables bandes de catholiques et de leur tenir le même langage, mais parce qu'il se pourrait que des esprits fort élevés et mus par les intentions les plus pures se laissassent, sans s'en apercevoir, entraîner un jour hors des voies d'une saine politique par les séductions de cette fausse et dangereuse analogie.

« Si une semblable faute était commise et que l'exemple donné par quelques-uns fût suivi par tous, le parti religieux perdrait certainement l'appui d'où il tire sa plus grande force, l'appui du clergé, qui se connaît trop bien lui-même et qui a trop l'expérience des choses et des hommes pour supposer qu'il peut commander aux populations, comme le clergé irlandais, ou au gouvernement, comme le clergé belge. Les amis de la liberté religieuse en France ne sont quelque chose, soit dans les chambres, soit dans le public, que par l'assentiment réel ou supposé du clergé. Se flatter de pouvoir s'en passer, ou, au besoin, l'exiger, ce sont deux chimères irrespectueuses. Pour s'en convaincre, il suffit d'apprécier sainement la situation du clergé.

« Quels que soient le nombre et l'acharnement de ses détracteurs, le clergé français n'en exerce pas moins une influence à laquelle les hommes les plus mal disposés à l'égard des idées religieuses ne sauraient se soustraire complètement. Une hiérarchie forte au sein de cette société révolutionnée, où il n'existe plus que de simples individus divisés par des intérêts contraires ; une obéissance et une union parfaites, des vertus simples et populaires, une vie séparée et rigide, des lumières et quelques grands talens, de la dignité avec tous et de l'indépendance avec le pouvoir, une pauvreté qui lui plaît et le fortifie, telles sont les principales sources où il puise cet autorité morale que ses ennemis contestent et bravent à la tribune ou dans un journal, mais à laquelle ils rendent hommage secrètement et malgré eux. Les persécuteurs des Jésuites sont de purs adversaires du clergé qui ne veulent pas s'en prendre à lui, non qu'ils le respectent, mais parce qu'ils le craignent. Si notre gouvernement, qui pratique la théorie de ne rien faire que l'utile, ménage le clergé et lui témoigne le regret de ne pas pouvoir le favoriser, croyez-vous que ce soit par amour de la religion et de la justice ? Au surplus, il n'y a rien là qui puisse, même sous le rapport purement humain, nous étonner ; il est évident qu'un corps nombreux et vigoureusement organisé, dont la mission est de cultiver et de répandre des idées, doit prendre de l'empire sur l'esprit d'une nation qui a déserté le culte de l'idée pour celui de la matière ; car les idées sont aussi nécessaires que le pain à la vie des peuples.

« Si, en 1844, la question de la liberté d'enseignement s'est tout à coup agrandie ; si elle a passionné les citoyens et les pouvoirs de l'Etat comme aurait pu le faire une de ces questions politiques qui semblent jouir du privilège de soulever les esprits et d'exciter les ambitions, il faut le dire, nous n'en sommes redevables ni à l'éloquence de nos orateurs, ni au courage de nos journaux, ni à la science ou à l'esprit de nos écrivains, mais à l'intervention de nos évêques. Ce sont eux, et eux seuls, qui ont empreint de majesté ce grand débat et l'ont élevé à une hauteur d'où il ne peut plus descendre. Nous connaissons et nous admirons tout ce que le parti religieux possède de conviction, de talent et de dévouement ; nous savons qu'il est digne de combattre et de vaincre seul et pour tous ; mais ces qualités, si solides qu'elles

soient, suffisent-elles pour obtenir la victoire ? Ne faut-il pas encore l'autorité morale qui commande aux consciences rebelles, en impose aux haines invétérées et propage autour d'elle un respect irrésistible ? Or, cette autorité est l'apanage de l'épiscopat, ou, pour mieux dire, la récompense de ses vertus et de sa sagesse. Que le parti religieux s'efforce donc de faire refléter sur lui-même quelques rayons de cette éclatante auréole. Sans vouloir établir une communauté étroite de pensées et d'actions entre lui et les évêques, ce qui engagerait ceux-ci au-delà de ce que permet et commande leur haute position, il doit agir isolément, à l'aide de ses moyens particuliers, sous sa propre et unique responsabilité, mais en réglant toujours sa conduite sur celle de l'épiscopat ; alors tous les amis de la liberté religieuse, ecclésiastiques ou laïques, marcheront comme une bonne et vaillante armée, qui, réunie sous le plus noble de tous les étendards et sûre de triompher, laisse à ses véritables chefs le soin de choisir le lieu et l'instant du combat aussi bien que les armes. Un jour viendra peut-être où nous devrons suivre une ligne de conduite différente, parce que les circonstances auront elles-mêmes changé de caractère, parce que nous serons éloignés du moment où l'Eglise rentrera, pour le bonheur de notre patrie, dans la plénitude de ses droits et de sa gloire ; mais aujourd'hui, et d'ici à longtemps encore, si le parti religieux voulait donner l'impulsion au lieu de la recevoir, ou seulement agir sous son unique inspiration, il verrait se dissiper les biens qu'il a déjà conquis et se couvrir de nuages l'avenir glorieux qui s'ouvre devant lui... Le CTE BEUCOR.

Ami de la Religion.

LES ARTISANS CÉLÈBRES.

MACHINES A VAPEUR.

Une des conquêtes de l'esprit humain qui doit avoir les plus importants résultats est sans contredit la découverte de la machine à vapeur. Ce puissant moteur n'est pas seulement dans les mains des hommes l'instrument le plus puissant qu'ils aient inventé pour changer la face du monde physique ; il agit encore comme un levier moral, irrésistible qui doit activer les progrès de la science et de la civilisation. Grâce à la machine à vapeur, on peut aujourd'hui pénétrer en quelques semaines dans les entrailles de la terre, à des profondeurs où auparavant on n'arrivait qu'après un siècle de pénibles travaux ; des contrées marécageuses sont rendues à la culture, des contrées fertiles, soustraites à l'action périodique des miasmes délétères qu'y développait la chaleur du soleil d'été ; en peu d'années, des parties de territoire qu'une aridité séculaire semblait condamner à rester le domaine des bêtes fauves, se couvrent d'élégantes habitations ; des hameaux deviennent des cités, des bourgs prennent place parmi les villes les plus vastes. Installés sur les navires, la vapeur y remplace au centuple les triples, les quadruples rangs de rameurs de nos pères, et quelques kilogrammes de charbon suffisent à l'homme pour maîtriser les éléments, se jouer du calme, des vents contraires et des tempêtes. Enfin, par elle les distances disparaissent, et nous la voyons, traînant à sa suite des milliers de voyageurs, des convois de marchandises, courir sur les chemins du fer, avec beaucoup plus de vitesse que ne pourrait le faire le meilleur cheval chargé seulement de son svelty jockey.

La connaissance de la force de la vapeur de l'eau remonte à une assez haute antiquité, puisqu'il y a bientôt deux mille ans, Héron d'Alexandrie, dont le nom a conservé sa célébrité, imagina une machine à réaction décrite et représentée dans son traité intitulé : *Spiritalia seu Pneumatica*. Mais ces premières notions de l'antiquité sur les propriétés de la vapeur restèrent tout à fait stériles, et on est obligé de franchir un intervalle de près de vingt siècles pour voir des expériences précises et concluantes remplacer des conjectures dénuées de preuves.

La France et l'Angleterre, ces deux nations toujours rivales dans la carrière des découvertes, à l'exemple des sept villes de la Grèce qui s'attribuaient l'honneur d'avoir été le berceau d'Homère, se sont longtemps disputé l'invention de la machine à vapeur. Mais des faits et des dates incontestables ont enfin fait justice des prétentions de nos voisins d'outre-Manche et donné gain de cause à notre patrie. Après une longue suite de recherches, il est demeuré établi qu'un humble ingénieur presque totalement oublié des biographes, SALOMON DE CAUS, qui naquit à Dieppe ou dans ses environs, conçut sous Louis XIII, c'est-à-dire en 1615, le projet d'employer la vapeur comme moyen de force active sur une échelle très-étendue ; mais cet homme, dont la découverte pouvait enrichir la France, vit la manifestation de son projet accueillie par le plus profond mépris. Lorsqu'il vint de la Normandie pour présenter au roi le livre qu'il avait composé sur les effets, merveilleux que l'on pourrait obtenir de la vapeur d'eau bouillante, le cardinal de Richelieu, ce ministre qui, à la plus haute capacité, joignait une obstination et un orgueil extrêmes, le renvoya comme fou sans vouloir l'écouter. Salomon de Caus, rempli de son idée, s'attacha aux pas du cardinal-ministre, qui, las de ses continuelles réclamations, ordonna de l'enfermer à Bicêtre. Telle fut la récompense accordée à un homme qui aurait dû obtenir les honneurs et la richesse. Le malheur et la captivité finirent par altérer la raison du pauvre ingénieur dieppois : il devint réellement fou, et le plus grand génie de cette époque s'éteignit misérablement dans un cachot.

Quarante-huit ans plus tard, le marquis de WORCESTER eut pouvoir s'emparer de la découverte que la France n'avait pas su apprécier. Voici, suivant la tradition, à quelle occasion cette pensée s'offrit à lui. Gravement impliqué dans les intrigues des dernières années du règne des Stuarts, Worcester fut arrêté et enfermé dans la Tour de Londres. Un jour, durant sa détention, le couvercle de la marmite où cuisaient ses aliments se souleva